

## SEMANTIQUE DISCURSIVE ET ARGUMENTATION

Frédéric Nef

C.N.R.S., Grenoble

" Philosophie et Langage" (U.A. 1230)

Que l'on doive tenir compte à la fois de la référence et de l'argumentation, c'est une trivialité certes rebattue. Il est toutefois difficile de construire un cadre adéquat pour combiner effectivement leur description. La difficulté est aggravée de ce que les programmes de pragmatique intégrée ont dû, pour lutter contre la réduction du langage à sa fonction référentielle, soutenir des vues excessives sur l'autonomie de l'argumentation vis-à-vis de la référence.

La théorie de la référence est cependant nécessaire pour l'argumentation et la sémantique du discours en général de se doter d'un composant référentiel, quelle que soit la définition donnée de la référence définie illusion interne au discours ou, au contraire, renvoi à une réalité indépendante. Les théories classiques de la référence de Frege-Russell (cf. Kleiber 1983, Engel 1985), pour des raisons qu'on ne peut rappeler ici, sont insuffisantes pour une telle tâche. Si elles permettent de dégager certains paradigmes de référence, elles n'ont pas pour objectif d'étudier la manière dont la référence se constitue à travers l'argumentation dans le discours. Cependant la

séparation entre sémantique et pragmatique de la référence représente une nécessité méthodologique.

Un certain nombre de travaux (Numberg 1979, Fauconnier 1983) ont mis en lumière l'interaction entre pragmatique et référence linguistique, en substituant à la théorie classique de la référence une théorie qui se présente comme radicalement différente. Toutefois, ces travaux souffrent, selon nous, d'une imprécision due dans une large mesure au vague du concept de 'fonction pragmatique'. Rappelons qu'on entend par 'fonction pragmatique' une correspondance conventionnelle entre une expression  $\alpha$  et une expression  $\beta$  ou une entité  $x$ , correspondance qui est extra-lexicale (bien que rien *a priori* n'interdise une lexicalisation). Le vague de ce concept provient en partie de l'ambiguïté dans la définition du domaine de départ de la fonction: s'il s'agit d'une expression linguistique, alors en quoi est-ce quelque chose de différent d'un mécanisme d'abréviation d'une description définie (*l'omelette* étant une abréviation de *le client qui a commandé une omelette* dans *l'omelette est partie sans payer*). S'il s'agit d'une entité (*l'omelette* désignant alors l'individu qui a commandé une omelette), nous sommes, semble-t-il, dans un cadre qui est une extension triviale de la théorie classique de la référence à des dénominations conventionnelles dépendantes du contexte.

Un des apports de la théorie classique de la référence à la sémantique des langues naturelles est d'avoir esquissé une grammaire catégorielle de la référence, à propos d'un nombre limité de types d'expressions linguistiques (essentiellement noms propres, descriptions définies, pronoms, démonstratifs): même si les catégories grammaticales ne correspondent pas exactement aux catégories sémantiques, les théories classiques de la référence restent dans le cadre d'une catégorisation de la langue naturelle.

Ceci deviendra particulièrement net dans la sémantique de Montague où la grammaire catégorielle est mise dans une correspondance stricte avec la description du potentiel référentiel des expressions.

Il existe donc plusieurs axes possibles de recherche: doter la pragmatique de la référence (par exemple dans sa version de théorie des espaces mentaux) d'une composante catégorielle, prendre comme point de départ la composante catégorielle des théories classiques de la référence en lui donnant une extension, la sémantique du discours. C'est cette dernière voie que nous emprunterons.

Une telle extension possède un point de départ commun avec la théorie de l'argumentation de Ducrot: on considère que les expressions du discours véhiculent des instructions pour son interprétation. Dans la théorie de Ducrot ces instructions sont associées en majeure partie à des connecteurs. On peut généraliser cette manière de voir en considérant que toutes les expressions véhiculent des instructions, même celles qui contribuent à la formation d'un univers de discours. De plus on associera aux expressions non seulement une instruction, mais aussi une catégorie. Cette méthode est proche de celle de Karttunen & Peters (1979) qui combinaient catégorie et implicature conventionnelle liée à l'expression: d'un certain point de vue le concept d'instruction est une généralisation de celui d'implicature conventionnelle.

Les locuteurs qui croient à la vérité de certaines propositions expriment ces croyances dans des discours, qu'ils construisent d'après des règles catégorielles liées aux expressions et fournissent des instructions pour interpréter ce discours et communiquer leurs croyances par une représentation. L'hypothèse que nous ferons est double:



A. Pour qu'un locuteur puisse interpréter, à partir des instructions qui lui sont données, un discours, il est nécessaire qu'il en construise une représentation. Cette représentation est relative aux individus et relations entre individus qui sont introduits dans le discours.

B. Un certain nombre d'instructions sont relatives à la construction de ces représentations: le locuteur fournit les instructions qui permettent de construire une représentation de son discours. Un certain nombre d'instructions sont relatives non à la construction des représentations, mais à leur révision: le locuteur peut souhaiter modifier la représentation associée à son discours et le fait grâce à des instructions véhiculées par un certain type d'expressions.

Une distinction terminologique entre deux niveaux d'analyse, pragmatique et cognitif, permet de comprendre la portée de cette hypothèse<sup>(1)</sup>. Le niveau pragmatique d'analyse est défini comme celui d'une double interaction, entre contexte et énoncé (ou discours) et entre contenu propositionnel et argument. Le niveau cognitif est défini comme celui de la construction et de la révision des représentations discursives - nous reviendrons sur ce concept - au moyen des instructions. Au niveau pragmatique correspond l'argumentation et au niveau cognitif le raisonnement. A l'aide de cette distinction il est possible de formuler ainsi l'enjeu lié à l'hypothèse: il existe une spécificité des mécanismes cognitifs dans la sémantique du discours; l'analyse de la construction et de la révision des représentations discursives permet de distinguer et d'unifier les mécanismes cognitifs et pragmatiques à l'oeuvre dans le discours.

Nous donnerons les grandes lignes du modèle de description (S1), développerons les relations entre

construction et révision (§2), illustrerons notre méthode par des rudiments d'analyse de *mais* et *puisque* (§3).

## 1. MODELE DE DESCRIPTION

Notre modèle de description s'inspire des travaux de Kamp (1981, 1985), sur les représentations discursives, Barth & Krabbe (1982), Carlson (1983) sur le dialogue (jeux de dialogue, logique du dialogue) Martin (1983) sur les univers de croyance.

Soit deux locuteurs P et O engagés dans un échange verbal coopératif, nommés respectivement le propositant et l'opposant<sup>(2)</sup>. On associera à P et O des *discours*, respectivement d et d', ensembles des énoncés proférés jusqu'à un instant donné. On appellera U l'*univers de discours* associé à d et d', univers composé d'individus, d'événements et de propriétés effectivement présents dans d et d'. Un *modèle* est défini classiquement comme une paire  $M = \langle U, F \rangle$  où F est une fonction d'assignation d'expressions de d et d' à des entités de U. On appellera *représentations discursives*, rd, les sous-univers de d et d'. On associera à d, rd et à d' rd'. A chaque instant correspondra une rd:  $rd_t, rd_{t+1}, \dots$  que l'on instanciera  $rd_1, rd_2, \dots$ . Une rd sera donc la sommation des  $rd_1, rd_2, \dots$ . Cette sommation se fait par un mécanisme d'incrémentatation<sup>(3)</sup>. On parlera de *compatibilité* de deux représentations discursives rd et rd' s'il existe une extension rd'' qui intègre rd et rd'. On parlera de *vérité* relativement à un modèle et un discours: un discours d sera dit vrai relativement à M et de *validité subjective* (ou *s-validité*) relativement à un locuteur et une représentation discursive: une représentation discursive est dite s- valide si elle ne contient pas de contradiction. On

parlera de validité intersubjective ( i-validité<sup>(4)</sup>)  
relativement à une représentation discursive et deux  
locuteurs: une rd<sub>i</sub> sera dite i-valide pour P et O si elle  
peut être considérée comme la sommation de rd et rd'<sup>(5)</sup>.

Un exemple permettra d'illustrer ces notions:

*Pierre: - Marie lit le journal.*

*Paul : - Non, elle lit un livre.*

*Pierre:- Elle fait la cuisine.*

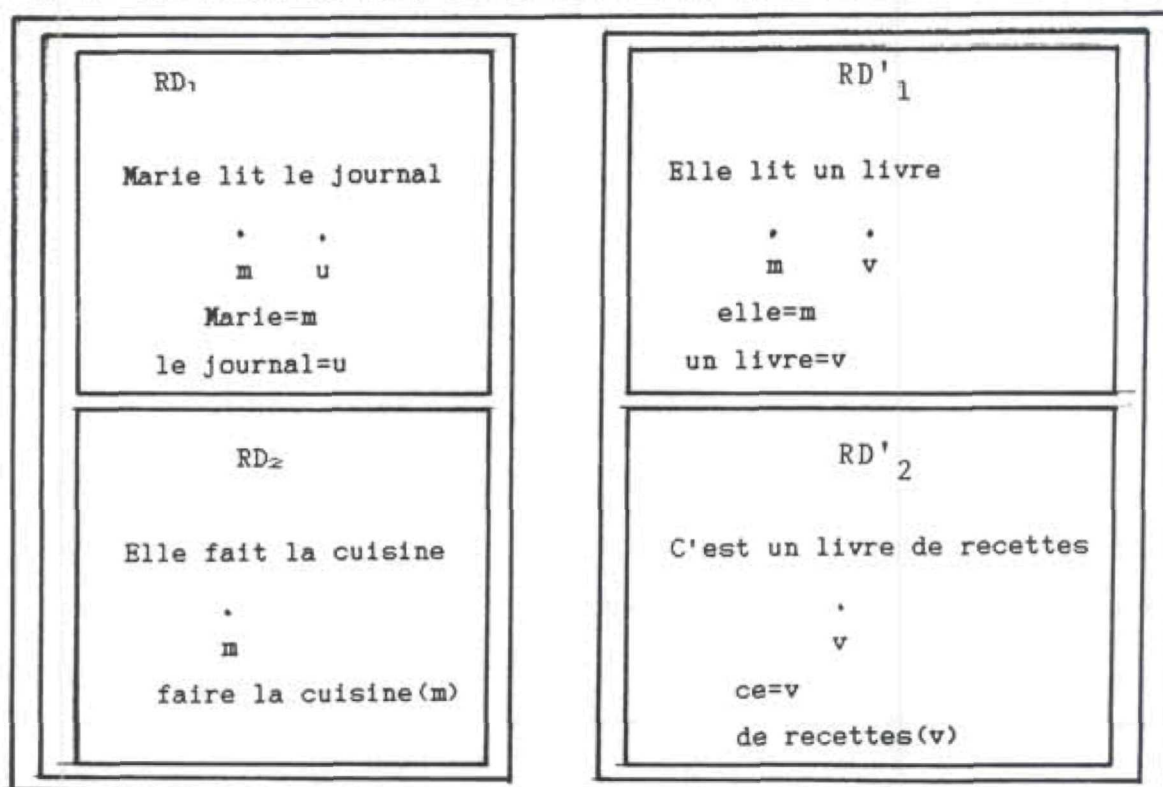
*Paul: - C'est un livre de recettes.*

Soit d : *Marie lit le journal.Elle fait la cuisine*

d' : *Marie lit un livre. C'est un livre de recettes.*

Soit U: <m,j,l>, <lire,écrire,faire la cuisine>

Soit la rd suivante, sommation des sous-rd<sub>1,2</sub>:





$rd_1$  et  $rd'_1$  sont incompatibles;  $rd'_1$  et  $rd_2$  sont compatibles. On peut remarquer que la compatibilité et l'incompatibilité trouvent ici leur source dans des connaissances : si  $x$  lit un journal à  $t$ , il ne peut lire un livre à  $t$ , si  $x$  fait la cuisine à  $t$ ,  $x$  peut lire un livre à  $t$ .  $rd_1$  est s-valide, mais pas i-valide.

Dans cet exemple il faudrait définir les instructions attachées aux termes. Par exemple à *un* est attaché une instruction qui introduit une entité, à *elle* est attachée une instruction qui va chercher dans les termes antécédents une source convenable de l'anaphore.

On ne peut donner ici toutes les règles de construction des  $rd$ . Ce qui est important c'est que les expressions qui véhiculent des instructions pour cette construction, les marqueurs référentiels, sont celles qui dans le cadre d'une sémantique vériconditionnelle, déterminent, par le biais du principe de compositionnalité, les conditions de vérité d'une phrase. Ici la construction progressive de l'univers référentiel donne un cadre à l'interprétation dynamique du discours.

## 2. CONSTRUCTION ET REVISION

Les concepts que nous souhaiterions redéfinir à l'intérieur de ce modèle sont ceux de construction et de révision. Nous souhaitons introduire à côté des marqueurs référentiels porteurs d'instruction de construction des marqueurs argumentatifs<sup>(6)</sup> véhiculant des instructions de révision des représentations discursives. Ces mécanismes de construction et de révision jouent un rôle central dans le dialogue.

Dans un dialogue ( ce que nous avons appelé plus haut un 'échange coopératif') le locuteur fournit des indications sur la construction de sa rd et l'opposant construit une réplique de cette représentation. Le locuteur d'autre part contrôle plus ou moins la construction de cette réplique et peut juger que les indications qu'il a données engagent l'opposant sur une fausse piste, et il peut dans ce cas réviser de lui même la rd. L'opposant enfin peut souhaiter réviser cette rd par ce qu'il ne la juge pas valide ou pas vraie. Le but du dialogue reste en effet de parvenir à un rd unique i-valide.

On peut ici apercevoir une difficulté: rien ne vient limiter l'enchâssement dans la formation récursive des répliques de représentation. Si on note  $i(rd)$  la réplique d'une rd A et B les protagonistes du dialogue et  $(rd, X)$  la rd construite par X ne se trouve-t-on pas en face d'une structure de ce type, dont on ne voit pas où l'arrêter:

$$\begin{aligned} &(rd, A) \\ &(i(rd, A), B) \\ &(i(i(rd, A), B), A) \\ &(i(i(i(rd, A), B), A), B) \\ &i(i(i(i(rd, A), B), A), B), A) \\ &..... \end{aligned}$$

On peut avoir ce mécanisme récursif sur  $(i(rd, A), A)$ ,  $(i(i(rd, A), A), A)$ .... mais dans ce cas on peut raisonnablement décider que  $(rd, X) \equiv (i(rd, X), X)$  dans le cas où  $X \equiv X$ . Il est en effet plus simple de supposer l'omniscience du locuteur vis-à-vis de ses représentations discursives. Pour ce qui est de la récursivité non-réflexive, on verra plus loin qu'il est nécessaire assez vite dans la description des marqueurs argumentatifs d'admettre des enchâssements complexes.



On peut développer ce point de vue dans plusieurs directions: sémantique, si on s'intéresse à la contribution des différentes expressions linguistiques à ces mécanismes cognitifs (cf. Seuren 1985 pour une approche très détaillée de 'sémantique du discours'), pragmatique, si l'on se consacre, comme l'Ecole de Pragmatique de Genève, à la description des différentes stratégies de réalisation de ces mécanismes (réfutation, concession etc.). Ici, nous nous limiterons au rôle assez trivial de marqueurs argumentatifs.

Considérons le dialogue suivant entre Sherlock Holmes (A) et le dr Watson (B), récemment exumé ( cf. *Transactions of the Sherlock Holmes Society*, T.34, 1984) :

(1)" A.- Un meurtre vient d'être commis dans cette pièce. Le meurtrier est sorti par la fenêtre ou par la porte.

B.- Mais non: la fenêtre est verrouillée de l'intérieur!

A.- Alors, il est sorti par la porte.

B.- La porte est également fermée.

A.- Dans ce cas il est encore dans la pièce.

B.- Je viens de la faire fouiller.

A.- Il n'a donc jamais été dans cette pièce.

B.- Il s'agirait plutôt d'un suicide.

A.- La victime a toutefois été frappée entre les omoplates.

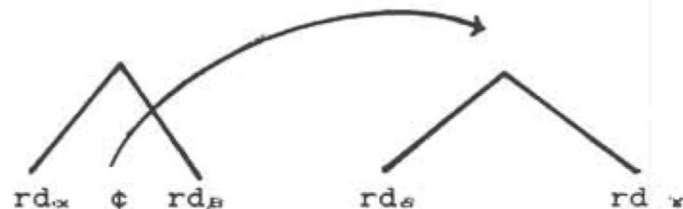
B.- Elle était donc contortionniste. "

"The Melancholic Gymnast", Noon Pub. & C., p.6)

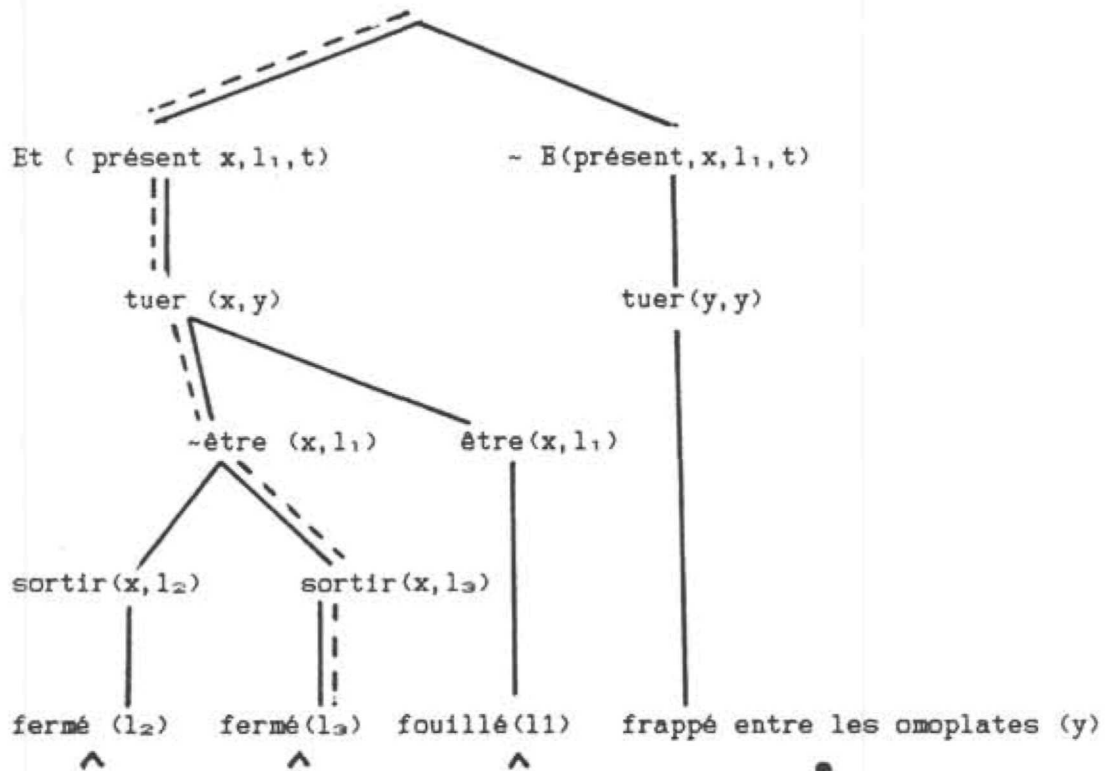
L'analyse de l'argumentation dans ce genre de texte réclame que l'on distingue phénomènes discursifs, l'incrémentation des rd et leur révision, et à un niveau cognitif inférentiel structure du raisonnement (l'exploration des branches d'un arbre) et représentations des connaissances, à la base des inférences. Avant de commenter ce qui est d'ordre discursif et argumentatif, il

est nécessaire de dire quelques mots du raisonnement et des connaissances .

Le raisonnement repose tout entier sur la compatibilité ou l'incompatibilité de deux rd, à l'intérieur d'une structure aborescente. Si deux rd sont incompatibles, il existe une stratégie recommandant d'abandonner la branche où l'on se trouve et d'en explorer une autre (on note  $a \not\subset b$  l'incompatibilité entre a et b):



Le raisonnement a la forme d'une exploration dont la structure est la suivante: toutes les branches de gauche sont des incrémentations de la rd où le meurtrier x est dans la chambre ( notée  $l_1$ ).  $l_2$  et  $l_3$  sont respectivement la porte et la fenêtre. La branche de droite est une incrémentation de la rd où x n'est pas présent dans  $l_1$ . On a noté les rd sous une forme simplifiée de calcul des prédicats. On a noté  $\wedge$  le signe d'absurdité qui indique une impasse qui stipule de remonter explorer une autre branche quand deux rd sont incompatibles et  $\bullet$  le résultat final qui est compatible avec toutes les rd qui sont des fins de branches. E est le quantificateur existentiel. On note  $\Pi(x, l, t)$ , où  $\Pi$  est un prédicat, 'x est dans l à t'



A chaque chemin dans l'arbre correspond une rd, par exemple celle que nous avons indiqué par un trait discontinu. Cette rd est s-invalide, puisque

$$\text{sortir}(x, l_2) \not\vdash \text{fermé}(l_2)$$

Les connaissances impliquées par les inférences sont au moins deux types. Tout d'abord celles relatives à une structure logique de l'action, qui fait que par exemple s'il y a un meurtre, alors il y a un meurtrier, et pas n'importe lequel - le meurtrier qui a commis CE meurtre -, instantiation du schéma plus général qui énonce qu'une action suppose un agent pour CETTE action. Ensuite les connaissances relatives à la structure générale des états de chose du monde, par exemple celle qui veut qu'on ne puisse passer par une fenêtre et la laisser verrouillée de l'intérieur. En effet cette dernière connaissance suppose que l'on sache qu'un bras ne peut traverser une vitre, etc.



La frontière que l'on a tracé entre connaissances lexicales et connaissances encyclopédiques ne peut et probablement ne doit pas être tracée de manière trop nette. Dans le cas du bras qui ne peut traverser la vitre, certains poseraient sans doute un sème 'solidité' dans *bras* ou 'impénétrabilité' dans *vitre*. Il existe probablement un *no man's land* qu'il ne serait pas judicieux d'attribuer à l'un ou l'autre de ces domaines, le lexique ou l'encyclopédie.

Le mécanisme de révision des rd est le suivant. La rd de départ, correspondant à la première réplique de A est la suivante:

rd( $\alpha$ )

Un meurtre vient d'être commis dans cette pièce. Le meurtrier est sorti par la fenêtre ou par la porte

$\dot{e}_1$     $\dot{e}_2$     $\dot{l}_1$     $\dot{x}$     $\dot{l}_2$     $\dot{l}_3$

$e_1 = \text{tuer } (x, y)$   
 $e \leq t_0$   
 cette pièce =  $l_1$   
 $e(t_0, l_1)$

la porte =  $l_2$   
 la fenêtre =  $l_3$   
 le meurtrier =  $x$   
 sortir par  $(x, l_2 \vee l_3) = e_2$   
 $e_2 \leq t_0$   
 $e_1 \leq e_2$

On note (v) la disjonction exclusive dont la table de vérité se distingue ainsi de la disjonction inclusive, notée  $\vee$ : deux propositions inclusivement disjonctives peuvent être vraies en même temps; exclusivement disjonctives elles ne le peuvent.

On interprète arbitrairement *le meurtrier* de manière attributive. Si on l'avait interprété référentiellement, c'est 'le meurtrier = u' qu'il aurait fallu poser. L'une ou l'autre de ces interprétations est sélectionnée en fonction du contexte. Il s'agit donc d'un phénomène typiquement pragmatique. On peut noter que dans  $rd(\alpha)$  "*le meurtrier* = x" et que dans  $i(rd(\alpha))$  il se peut que "*le meurtrier* = u".

Nous ne donnons pas les instructions qui permettent l'encodage de la rd. Il existe à propos de l'instruction qu'il faudrait attribuer à l'article défini dans le cas de *la porte...la fenêtre...le meurtrier* une observation intéressante. L'instruction attachée à un article défini est la suivante:

" si l'on décode  $art_{def} \alpha$  dans le discours D, où  $\alpha$  est de catégorie Nom Commun, alors il faut rechercher dans D une occurrence de  $\alpha$  précédée de  $art_{def}$ , et assigner à  $\alpha$  dans les deux cas la même variable". Dans le cas présent cette instruction ne fonctionnerait pas, puisqu'il n'existe pas d'occurrences antérieures indéfinies. Il faut ici comprendre que l'on parle de LA fenêtre, de LA porte, de LE meurtrier, parce qu'il existe une règle qui veut qu'une pièce ait (au moins) une porte et (habituellement au moins) une fenêtre, qu'un meurtre soit accompli par (au moins) un meurtrier. C'est particulièrement net dans le cas de *le meurtrier*. On aurait le même phénomène dans des enchaînements comme:

(2) Une voiture en or vient d'être construite. Le volant est en or.

(3) \* Une voiture en or vient d'être construite. Un volant est en or.

La révision de  $rd(\alpha)$  porte sur

*sortir par*  $(x, l_2 \vee l_3) = e_1$

D'un strict point de vue logique le fait que la fenêtre soit verrouillée de l'intérieur et que donc le meurtrier n'ait pu s'enfuir par la fenêtre ne remet pas en cause la disjonction exclusive selon laquelle le meurtrier s'est enfui ou par la porte, ou par la fenêtre ( mais pas par les deux). *Mais non* est donc bien un marqueur argumentatif, et non un connecteur logique, comme *ou* dans *par la porte ou par la fenêtre*. La fonction de *mais non*, comme celle de *alors*, dans ce cas, donc, toutefois est de véhiculer une instruction sur la révision de la *rd* ou plus exactement d'explicitier la signification argumentative de la révision qui est introduite. On entend ici par 'signification argumentative' une des deux qualifications d'un mouvement argumentatif: attaque ou défense<sup>'7'</sup>. Il existe en effet des cas où cette signification argumentative d'un mouvement est ambiguë et le marqueur argumentatif peut lever l'ambiguïté. Il faut donc modifier notre hypothèse: les marqueurs argumentatifs ne servent pas seulement à la révision des *rd*, ils servent aussi à signifier argumentativement cette révision.

### 3. MAIS ET PUISQUE

On connaît l'hypothèse de Ducrot-Anscombe sur *mais* :



"P mais Q présuppose que la proposition P peut servir d'argument pour une certaine conclusion r et la proposition Q annule cette conclusion" ( Ducrot & al. 1980 p.65 ).

Par exemple dans

(4) *Elle est jolie, mais idiote.*

Cette hypothèse permet de décrire ainsi (4) : *Elle est jolie* est argument par exemple pour *il vaut la peine de la connaître* et *elle est idiote* annule cette conclusion. La détermination de Q est dépendante du contexte: on ne peut déterminer Q sans la connaissance du contexte. Selon nous, il existe des cas où cette hypothèse gagne à être complétée par la théorie ds rd. Prenons en effet (5):

(5) *Tous les invités sont arrivés en retard. Paul est arrivé à l'heure, mais il n'était pas invité .*

Comment décrire (5) avec l'hypothèse ci-dessus ? Il faudrait probablement décrire les choses ainsi: *Paul était à l'heure* est argument pour *Tous les invités n'étaient pas en retard* et *il n'était pas invité* annule cette conclusion. Cette description est évidemment tout à fait correcte, mais il reste à comprendre pourquoi dans ce cas r est la contradictoire de la phrase précédente - c'est un fait qui est considéré comme évident. De plus il faudrait expliquer pourquoi on peut faire précéder "P mais Q" de non r dans tous les cas, par exemple

(6) *Il ne vaut pas la peine de la connaître. Elle est jolie, mais idiote.*

Pour rendre compte de ce fait, nous reformulerons ainsi l'hypothèse sur *mais*:

" a *mais* b" dans une rd si a entraîne la révision de la rd et b sa conservation, ou inversement. Dans (4) *Paul est arrivé à l'heure* entraîne la révision de la rd qui contient *Tous les invités sont arrivés en retard*, et il n'était pas invité annule cette révision : tous les invités étaient effectivement en retard. Si l'on veut décrire avec précision ( dans la mesure où c'est possible) le mécanisme mis en place, il faut faire intervenir notre notion de réplique de rd. En effet le locuteur A en énonçant *Tous les invités étaient en retard*. *Paul est arrivé à l'heure*, livre une rd qui n'est pas s-invalidé ( rien ne dit que Paul est invité), mais B peut construire i(rd) où Paul est invité et où donc i(rd) est s-invalidé. A dans i(i(rd)) prévoit cette possibilité et l'annule préventivement. Nous avons admis plus haut la distinction classique en logique du dialogue<sup>(\*)</sup> entre mouvements offensifs et mouvements défensifs. S'agit-il dans ce cas d'une attaque ou d'une défense. Je pense qu'il s'agit d'une défense contre une attaque possible que le locuteur simule sur sa propre rd. Si celle-ci apparaît comme s-invalidé, alors le locuteur a perdu.

Le cas de *puisque* est plus complexe. Il est de tradition d'étudier les propriétés de ce marqueur en les comparant à celles de *parce que*, et nous ne dérogerons pas à cette habitude. Dans la théorie de la polyphonie de Ducrot on résume élégamment les résultats de cette comparaison en concluant que *puisque* est polyphonique, tandis que *parce que* ne l'est pas: le premier établit un lien anaphorique entre deux arguments, le second ne le fait pas. Il existe cependant en dehors de cette asymétrie une ressemblance intéressante entre ces deux connecteurs: sémantiquement,

ils expriment tous deux une relation implicative. Les deux énoncés (7) et (8)

(7) 17 n'est pas divisible par deux, puisqu'il est premier.

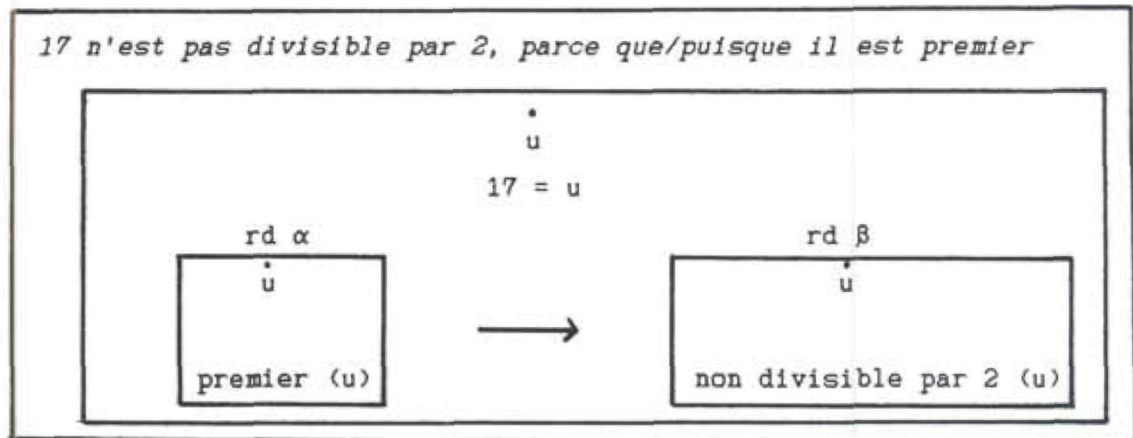
(8) 17 n'est pas divisible par deux, parce qu'il est premier.

seraient paraphrasés en logique du premier ordre de la même manière : "si premier (x), alors non divisible par deux (x)". Une théorie purement argumentative ne verrait dans cette commune paraphrase que le signe de la débilité de la logique, incapable de distinguer une vessie argumentative d'une lanterne formelle. Personnellement nous y voyons plutôt l'indication de l'existence d'une structure commune qui se manifesterait sur deux plans différents, modal et épistémique<sup>(9)</sup>, puisqu'à côté de cette ressemblance, l'un des deux marqueurs possède une signification supplémentaire. L'argument que nous soutenons est le suivant: dans la théorie des rd, vu la correspondance que l'on pose naturellement dans le modèle entre rd et ensembles de croyances, il est possible de donner une description de cette asymétrie qui ne sacrifie pas l'aspect implicatif.

Pour une relation de type implicatif, on construira ainsi la rd: On associera à 'si a, alors b' la rd de a et la rd de b construite comme l'extension de la rd de a. Ce traitement est parallèle à celui des phrases conditionnelles dans la théorie des mondes possibles où 'si a, alors b' est vrai si b est vraie dans les mondes où a est vraie.<sup>(10)</sup> Les rd de (7) et de (8) seront identiques:



rd(7) , rd(8)



On considère les conditions de vérité soit relativement à des mondes possibles ( pour interpréter (7), soit à des ensembles de croyances (pour (8). Si  $rd(\alpha)$  est un ensemble de croyances du locuteur, alors  $rd(\beta)$  est une extension de ses croyances. Le locuteur pose que  $rd \alpha$  est accessible épistémiquement à partir de  $rd \beta$ . Dans '*puisque b*'  $b$  doit appartenir à la sphère d'accessibilité<sup>'11'</sup> des croyances de l'opposant. En d'autres termes le locuteur fait comme si  $b$  était  $i$ -valide. Dans l'exemple en question c'est le cas -il s'agit d'une vérité mathématique, mais le coup de force peut être beaucoup plus visible:

(9) *Nous allons nous promener, puisqu'il fait beau.*

Cet exemple a été traité en termes de *topoi*: le *topos* serait ici ' plus il fait beau, plus on se promène'. Nous laissons de côté l'idée de gradualité apportée par le concept de *topos*; de plus nous ne pouvons ici que faire état d'un certain scepticisme quand à son usage explicatif. Ce qui nous importe dans cet exemple c'est que le conséquent ne doit pas nécessairement faire partie de l'ensemble des croyances de l'opposant. Le coup de force consiste en ce que le locuteur fait comme si cette proposition ( *il fait beau*)

faisait réellement partie de cet ensemble de croyances. Selon nous la condition sur le conséquent est qu'il soit épistémiquement accessible à l'opposant - en fonction du contexte un lien implicatif peut presque toujours être trouvé:

(10) *Nous allons nous promener, puisque c'est un jour impair.*

Par contre:

(11)? *Nous allons nous promener, puisque Napoléon avait un nombre de cheveux pair.*

--oOo--

La théorie des représentations discursives combinée à la logique du dialogue permet une approche dynamique de la référence et de la vérité. L'étude de l'argumentation nous semble réclamer une telle conception, plus qu'une relativisation de la référence et de la vérité. S'il y a communication, c'est qu'il y a vérité; pour qu'il y ait référence, il faut qu'il y ait de la vérité.

C'est artificiellement qu'on a séparé étude du raisonnement et étude de l'argumentation. L'étude de quelques exemples nous a montré avec force que l'une était inséparable de l'autre. Il paraît donc aussi judicieux de perfectionner notre théorie de l'inférence que de formaliser la relation 'argument pour'.

## NOTES

(1) Nous utilisons ici le terme 'cognitif', dans la mesure où les représentations discursives, en un certain sens, sont des représentations mentales. Il serait extrêmement instructif de comparer les modèles mentaux de Johnson-Laird (1983) avec les représentations discursives. Dans Nef (1986, à paraître) nous avons développé un petit peu ce point.

(2) Les termes de propositant et d'opposant sont ceux utilisés en logique du dialogue ( cf. Krabbe 1985). ' Proposant' est la traduction de '*proponent*'. Littré connaît ce terme en un sens de *proposer* qui est celui dont nous avons besoin: "*mettre une chose en avant pour qu'on l'examine, pour qu'on en délibère*". Nous préférons ces termes à ceux de locuteur et d'allocutaire, car nous nous limitons aux échanges verbaux coopératifs, envisagés par analogie avec des jeux.

(3) Seuren (1985, 314-386) regroupe sous le concept d'incrémentation des principes de construction des 'domaines discursifs' ( terme qui recouvre un concept proche de celui de représentation discursive). Une valeur d'incrément (i.e. la valeur de ce qui vient s'ajouter) est associée à chaque prédicat dans le lexique. Pour un modèle proche de Kamp et de Seuren. ( cf. Heim (1983).

(4) Ce concept de validité, dédoublé en s-validité et i-validité, provient de Barth & Krabbe (1983) auquel nous renvoyons pour les détails techniques. Ce concept formalise dans une certaine mesure le concept de 'vrai pour un locuteur' de Martin (1983).

(5) Les mécanismes de sommation des rd sont en gros des mécanismes d'enchâssement tels que la théorie des modèles peut les étudier. Si rd et rd' sont compatibles le modèle M



de  $rd$  est un sous-modèle du modèle  $M'$  de  $rd$  si  $rd'$  est une extension de  $rd$ . Pour la notion de sous-modèle. (cf. Chang & Keisler 1973).

(6) L'expression 'marqueur argumentatif' a une double origine. D'une part Anscombe avait utilisé le concept de 'marqueur de dérivation' (Anscombe 1980) pour des expressions qui indiquaient une dérivation pragmatique dans le sens d'une expression, d'autre part Kamp (1985), en commentant Karttunen 1976 (qui parle de *discourse referents*) introduit la notion de 'marqueur référentiel'. C'est pour exprimer le parallélisme entre référence et argumentation que nous utilisons l'expression de 'marqueur argumentatif', à la suite par exemple de Moeschler 1985.

(7) Pour ces concepts d'attaque et de défense, que se l'on se reporte à la théorie sémantique des jeux (Saarinen 1979) et à la logique dialogique (Lorenzen & Lorenz 1978). Hintikka & Kulas (1985) contiennent une bibliographie analytique détaillée (293-320) de sémantique des jeux.

(8) Pour une présentation récentes des courants de recherche en logique du dialogue voir D. Walton (1985)

(9) Cette distinction entre modal et épistémique correspond à deux conceptions de la modalité elle-même: une conception où la modalité est envisagée indépendamment de l'esprit, relativement à des ensembles de propositions, ou mondes possibles, considérés abstraction faite de ceux qui les énoncent, conception métaphysique, et une conception où la modalité est envisagée dans son lien avec l'esprit, les propositions étant considérées dans leur relation aux individus qui les tiennent pour vraies, conception épistémique dans la mesure où la relation 'tenir pour vrai' entre les individus et les propositions est définie habituellement comme une relation de 'croyance'. Dans une

certaine mesure il existe une analogie entre cette distinction modal/épistémique et celle que l'on fait dans la théorie des probabilités entre probabilité subjective et probabilité objective.

(10) Cette définition des conditions de vérité des phrases conditionnelles (indicatives) en termes de mondes possibles se trouve exposée en détail, commentée et discutée dans W. Harper & al. éds. (1980).

(11) Nous utilisons le concept de 'sphère d'accessibilité' dans un sens épistémique. Une sphère d'accessibilité (Lewis 1972) pour un monde *m* est l'ensemble des mondes accessibles (métaphysiquement) à partir de *m*. Une sphère d'accessibilité pour un ensemble de croyances *S* est l'ensemble des ensembles de croyances accessibles (épistémiquement) à partir de *S*.

#### REFERENCES

ANSCOMBRE, J.-C. (1980): " "Voulez-vous dériver avec moi ?", COMMUNICATIONS 32, 61-124.

BARTH, E. & KRABBE, E. ( 1982 ) : *From Axiom to Dialogue* . Berlin, Walter de Gruyter.

CARLSON, L. (1983) : *Dialogue Games* . Dordrecht, Reidel.

CHANG, C.C. & KEISLER, H.J. ( 1973 ): *Model Theory*. Amsterdam, North-Holland.

DUCROT O., & al. (1980): *Les Mots du Discours*, t, Paris. Editions de Minuit.

ENGEL, P. (1985): *Identité et Référence. La théorie des noms propres de Frege et Kripke*. Paris, Presses de l'Ecole Normale Supérieure.

- FAUCONNIER, G. (1984): *Espaces Mentaux*. Paris, Editions de Minuit.
- HARPER, W. & al. eds. (1980): *Ifs. Conditionals, Belief, Decision, Chance and Time*. Reidel, Dordrecht.
- HEIM, I. (1983) : " File change-semantics and the familiarity theory of definiteness", in R.Bäuerle & al. eds. *Meaning, Use and the Interpretation of Language*. Berlin, De Gruyter, 164-189.
- HINTIKKA, J. (en coll. avec KULAS J.) (1985): *The Game of Language. Studies in Game-Theoretical Semantics and Its Applications*. Dordrecht, Reidel.
- JONSON-LAIRD, P. (1983): *Mental Models*, Cambridge University Press.
- KAMP, H., 1981: " Evénements, représentations discursives et référence temporelle", *LANGAGES*, n°64, p. 39-64.
- KAMP, H. (1984): "A Theory of Truth and Semantic Representation", in J. Groenendijk & al. eds., *Truth, Interpretation and Information*. Dordrecht, Foris, 1-41.
- KAMP, H. (1985) "Conditionals in Discourse Representation Theory", à paraître.
- KARTTUNEN, L. (1976): " Discourse Referents", *SYNTAX AND SEMANTICS*, 7, *Notes from the Linguistic Underground*. New York, Academic Press, 363-385.
- KLEIBER, G. (1983): *Problèmes de Référence: Descriptions Définies et Noms Propres*, *Recherches linguistiques*, 6, Paris, Klincksieck.



KRABBE, E., (1985): "Formal Systems of Dialogue Rules",  
*SYNTHESE*, 63, n°3, 295-328.

LEWIS, D. (1972): *Counterfactuals*, Yale University Press.

LORENZEN, P. & LORENZ, K. (1978): *Dialogische Logik* ,  
Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft.

MARTIN, R. (1983): *Pour une logique du sens* Paris, P.U.F. .

NEF, F. (1986): "Construction et révision des représentations  
discursives", Colloque de Royaumont sur L'Argumentation et  
la Logique Naturelle, à paraître.

NUMBERG, J. (1979): *The Pragmatics of Reference* . Indiana  
University Linguistic Club, Bloomington.

SEUREN, P. (1985): *Discourse Semantics*. Oxford, Blackwell.

WALTON, D., 1985: "New Directions in the Logic of Dialogue",  
*SYNTHESE*, 63, n°3, 259-274.